

folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXV

35^e Année — N° 2

ETE 1972

146

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille

par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, Rue du Palais

Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

87, Rue Voltaire

Carcassonne

TOME XXV

35^e Année — N° 2

ETE 1972

RÉDACTION : René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement : 7 F par an — Prix au Numéro : 2 F.

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », 32, rue A.-Ramon, Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.



FOLKLORE

Tome XXV - 35^e Année - N^o 2 - Été 1972

SOMMAIRE

URBAIN GIBERT

« La Partie des Meuniers »
ou « Le Carnaval de Limoux »

avec

Un « Avant-Propos »

de RENÉ NELLI.

Avant-propos

Les cérémonies traditionnelles qui jalonnaient autrefois la période Carnaval-Carême sont en régression à peu près partout et en voie de disparition. Quand elles survivent ou renaissent, c'est sous l'effet d'un propos délibéré qui reflète davantage la libre fantaisie des « Jeunes », ou l'intérêt touristique de la localité, que la volonté, plus ou moins consciente, de maintenir des pratiques venues du Passé. Il existe pourtant dans l'Aude, à Limoux, un Carnaval célèbre qui fait toujours preuve d'une vitalité étonnante, et qui, tout en sauvegardant l'essentiel de son rituel archaïque, se montre capable d'évoluer encore, de s'adapter à des circonstances sociales nouvelles, sans rien renier de ce qui avait fait, pendant des siècles, son charme et son originalité. Non seulement il se maintient à Limoux, mais il rayonne sur les villages voisins.

On a beaucoup écrit sur ce Carnaval. Les études partielles qui lui ont été consacrées ont toutes leur utilité, et même quand elles ne se proposent pas de l'expliquer scientifiquement, elles apportent presque toujours quelque chose de nouveau. Aujourd'hui, c'est un ethnographe chevronné, notre ami Urbain Gibert, l'un de nos meilleurs folkloristes et l'un des membres fondateurs de notre société, qui entreprend de résumer tout ce qui a été dit sur le Carnaval de Limoux ; et d'analyser ses manifestations spectaculaires avec plus de rigueur, et dans un esprit plus authentiquement ethnographique. Il y a apparence que son petit ouvrage sera définitif.

Les origines de ce Carnaval demeurent sans doute très obscures. Cela vient de ce que, précisément, il a beaucoup changé de « fonction » au cours des âges. Urbain Gibert est trop prudent pour essayer de nous retracer ce qu'a pu être l'ancêtre du roi du Carnaval au temps où Limoux était une petite bourgade romaine. A vrai dire, le caractère monotone, hallucinant, de la danse des masques, les airs adoptés — qui ont dû varier beaucoup eux aussi, mais en se pliant tous à ce rythme interminable de mélopée — apparenteraient plutôt le Carnaval de Limoux, au moins sous ce rapport, à ces manifestations chorégraphiques que le moyen-âge a connues, qui, *par leur durée même et la répétition sans fin du même thème musical*, créaient une sorte d'envoûtement pseudo-mystique ou magique. Sous sa forme actuelle, il n'est peut-être pas tellement ancien : il doit se ressentir — comme le pense Urbain Gibert — de l'utilisation qui fut faite de son cérémonial primitif par un corps de métiers (les vigneron, *ou plutôt les*

meuniers) à une époque beaucoup moins ancienne que le moyen-âge, dans le passé duquel il plonge pourtant par sa mythologie sous-jacente.

Il est bien certain que de nos jours le Carnaval de Limoux — tout en se voulant « singulier » par son pas de danse, si différent des habituelles danses carnavalesques — obéit, sur tous les autres plans, aux rites bien connus des fêtes du Cycle Carnaval-Carême. Il traduit un dessein mythique de transgresser les interdits sociaux généralement respectés, et, s'il ne délivre plus les âmes des morts ou les démons de la terre, il libère sans nul doute par la joie et le rire — et aussi par la gravité figée des masques grimaçants — une fièvre dionysiaque *qui, autrefois était réservée aux hommes* et, vraisemblablement aux célibataires. Pendant longtemps le Carnaval de Limoux a manifesté une tonalité misogyne assez insistante...

Le phénomène vraiment curieux — si bien mis en lumière par Urbain Gibert — aura été, que cette année (1972), pour la première fois, les Femmes ont participé *en tant que Groupe*, aux manifestations rituelles, aux sorties sur la Grand'Place. Il y a bien longtemps, certes, que le Carnaval de Limoux a perdu, comme partout ailleurs, ses caractères exclusivement virils et plaisamment et symboliquement misogyne... Il y a longtemps que les femmes prennent part aux évolutions chorégraphiques, non pas seulement en « victimes » — on les a jadis bombardées de débris de légumes, avant de leur lancer dragées et confettis — mais en actrices. Ce qui revient à dire, d'ailleurs, que le déguisement, le rôle, si important, joué par le Masque, ont sans doute perdu beaucoup de leur signification symbolique primitive... Le déguisement des hommes en femmes, par exemple, ne signifie plus grand chose du fait que, de nos jours, les femmes se déguisent aussi facilement en hommes... Mais le mouvement, irréversible, de libération de la femme, la tendance des Sexes à l'égalité, ont changé plus radicalement encore le sens du vieux Carnaval. Aujourd'hui, le Groupe des Femmes s'y révolte symboliquement contre la tyrannie masculine, non seulement en manifestant à part, mais encore en brandissant d'ironiques slogans anti-masculins : « Les hommes à la maison, les femmes au Carnaval ! »

C'est assurément par là que le Carnaval de Limoux montre qu'il est bien vivant. S'il constitue en lui-même une protestation contre les interdits sociaux, il est dans l'ordre des choses qu'il serve aussi d'exutoire libérateur aux aspirations et revendications féminines, et qu'il les traduise sur le mode du Jeu. Autrefois le Carnaval libérait ainsi les instincts virils ; *le mois de Mai, les pulsions féminines*. Mais les fêtes « féminines » de Mai étant depuis longtemps tombées en désuétude (elles étaient pourtant fortement ancrées dans la conscience occitane !), il n'est pas

étonnant qu'elles se réinstallent, maintenant que la virilité n'est plus aussi tracassière à l'égard des femmes, dans le cycle Carnaval-Carême. Avec un sens très aigu de l'évolution sociale, le Carnaval de Limoux se veut maintenant égalitaire.

Il importait que cette « mutation » — la seule, je crois, que l'on ait constaté, avec cette ampleur, dans le Folklore du Carnaval — (partout ailleurs, quand il se maintient, il demeure traditionnellement misogyne) — fût signalée et analysée. Le remarquable essai d'Urbain Gibert ne se borne pas à faire l'histoire — ou l'archéologie — du Carnaval de Limoux, il le saisit dans la réalité vivante de son devenir. C'est à ce titre surtout qu'il mérite la plus grande attention.

RENÉ NELLI.

INTRODUCTION

Au début de l'année 1938, sous l'impulsion de M. F. Cros-Mayrevieille, se constituait à Carcassonne, le Groupe Audois d'Études Folkloriques. Son programme était ambitieux, mais l'équipe se mettait aussitôt à l'œuvre. La revue mensuelle « Folklore - Aude » (devenue plus tard « Folklore », puis « Folklore - Revue d'Ethnographie méridionale ») naissait en mars, presque en même temps un « Centre de Documentation » était constitué rue Trivalle et un « Musée des Arts et Traditions Populaires » ouvrait ses portes dans la Cité. En août, M. Georges Henri Rivière, Conservateur du Musée National des Arts et Traditions Populaires, venait dans l'Aude pour apporter son encouragement et ses conseils au jeune groupe audois. Pendant quatre jours, en sa compagnie, nous parcourûmes la campagne méridionale. Passant à Limoux, il fallut aller sous les arcades de la Place de la République et décrire sinon mimer, le « tour de fécos ». Mais à cette époque de l'année, trouver une « carabena » ne fut guère facile ; un seul roseau enrubanné à demi-brisé put être offert à M. G.H. Rivière qui, très intéressé par notre Carnaval, me pria de faire pour « Folklore » une étude de cette fête traditionnelle.

Mais en 1939, la guerre dispersa les membres du Groupe. La mort de MM. Michel Jordy, F.C. Cros-Mayrevieille, P. Sire, respectivement président, délégué général et directeur du centre de documentation portait un terrible coup à la jeune société. Musée et Centre de Documentation étaient abandonnés, mais grâce aux efforts de MM. J. Cros-Mayrevieille et R. Nelli, la revue, devenue trimestrielle, subsistait. En 1945, retour d'Allemagne, je repris le contact, et j'allais confier à la Revue les notes recueillies en 1938-1939 lorsque M. Louis Michel, rédacteur en chef des « Annales de l'Institut d'Études Occitanes », me les demanda pour le n° 1 qui parut en novembre 1948 (1).

Depuis cette date on a beaucoup écrit sur le Carnaval de Limoux, les journaux locaux ont publié de nombreux articles, il a été pris comme sujet de diplômes et thèses, des films ont été tournés (2), des disques ont été enregistrés, j'ai ai parlé moi-même dans « Le Limouxin », « Tourisme et Gastronomie » et j'ai rédigé la « chemise » du disque édité par Philips (3). Mais certains de nos amis se sont étonnés que notre Revue ait ignoré cette manifestation authentiquement folklorique ; c'est pour répondre à leur vœu que je reprends cette étude, faite sans prétention aucune, que je dédie aux « fécos limouxins ».

Lauraguel, mars 1972.

U. GIBERT.

“ La Partie des Meuniers ” ou “ Le Carnaval de Limoux ”

I. - ORIGINES ET PÉRENNITÉ

Essayer d'expliquer d'une façon précise les origines d'une fête populaire est toujours chose excessivement délicate lorsque les documents manquent. Certes, la tradition orale est là, mais il faut interpréter cette tradition avec prudence et se garder de toute hypothèse hasardeuse. S'agissant d'un Carnaval, il est facile de remonter aux Saturnales romaines, et la tentation est grande de lui donner ainsi de véritables lettres de noblesse; la plupart des villes où se déroule encore un Carnaval n'y ont pas manqué, même lorsque ce Carnaval, après de longues années de sommeil, a été remis en vogue à l'usage des touristes par un syndicat d'initiative ou un comité de fêtes. Si ethnographes et folkloristes sont unanimes pour constater l'importance du Carnaval au Moyen Age, ils sont tout à fait sceptiques lorsqu'on veut établir un lien avec les festivités romaines « sans textes probants et par ignorance de l'ethnographie comparative » (4), et « il ne faut pas se hâter de voir dans les réjouissances de carnaval un souvenir plus ou moins transposé des Bacchanales, Lupercales, Saturnales... bien qu'extérieurement, ces fêtes anciennes aient pu présenter quelques analogies avec les nôtres » (5). Nous n'allons pas faire de digression concernant le Carnaval, en général, thème qui a été abondamment traité dans toutes les études concernant les fêtes traditionnelles, nous nous contenterons de dire ce que nous savons sur celui de Limoux.

Malgré toutes ces réserves, nous ne pouvons passer sous silence ce que le Docteur Cayla disait en présentant le n° 1 des Annales de l'Institut d'Etudes Occitanes, à la Société des Arts et des Sciences, de Carcassonne (Séance du 7 février 1949) (6): « Les danses, les manifestations et les intrigues des « gouailleurs » qui se mêlent à la foule rappellent assez les Saturnales du dixième mois de l'année romaine; le défilé très lent des danseurs reproduit le pas spécial des « staticules » où des mouvements du tronc, du bassin accompagnaient une gesticulation des membres supérieurs et la progression presque sur place de ceux qui s'y livraient; les staticules s'opposaient aux « grattateurs » qui, montés sur des échasses, dansaient en faisant de grands pas. Les « staticules » dérobaient leur visage sous un masque fait de lie de vin dont on venait de débarrasser au moment du premier froid le vin récolté à l'automne précédent. Le mot « faex », lie, marc, ordure, a donné « fecatus », « fœculentus » qui signifie en latin plein de lie, trouble, mais aussi « fecosus » qui dans la métrique latine voit ses deux premières syllabes longues et sa dernière brève, ce qui a donné « fêcos », et tous ces qualificatifs ont la même signification: barbouillé de lie de vin. Nous trouvons ainsi un des nombreux témoignages de l'em-

preinte laissée dans nos pays et dans nos population, sur notre langue, sur nos mœurs et nos réjouissances, par les Romains. L'origine romaine de ces fêtes ne peut être discutée, de même qu'on ne saurait le faire pour les façons dont les « goudilhs », ces joyeux gouailleurs... signalent malicieusement à l'attention du public ceux ou celles dont la conduite est seulement suspecte... »

Ainsi, pour le Docteur Cayla, l'origine romaine ne fait aucun doute, et comme d'autre part nous connaissons l'implantation romaine à Flacian-Limoux?... Mais nous nous garderons bien de conclure!...

Les plus anciens documents dont nous ayons eu connaissance datent de 1763 (7). Il s'agit des pièces d'un procès qui opposa les jeunes limouxins aux consuls de la ville au sujet du Carnaval. Au son des hautbois, le jour des Cendres, des jeunes gens masqués en meuniers, brandissant des fouets, et en piqueurs armés de haches ont dansé dans les rues en lançant des dragées. Les consuls ont voulu interdire, ont dressé procès-verbal et transmis une plainte à Monseigneur le duc de Fitz Jammes qui commandait pour le Roy dans la Province de Languedoc. Les jeunes gens, pour se défendre, disent : « *Suivant un ancien usage ou à mieux dire un abus les jeunes gens de cette ville masqués en meuniers le jour des cendres dansoient ou couroient dans la ville au son des hautbois répandant des dragées et des confitures...* ». C'est cet ancien usage qui est relaté par tous les historiens locaux du XIX^e siècle. Le Baron Trouvé, ancien Préfet de l'Aude, lui consacre une longue page (8) : « *On trouve dans la ville de Limoux un usage qui se rattache à l'une des causes de son ancienne prospérité. Tous les ans, le mercredi des cendres, des jeunes gens, masqués en meuniers, portant un fouet de postillon et un sanc blanchi de farine, parcourent la ville en faisant claquer leur fouet, assaillant à coups de dragées tous ceux qu'ils rencontrent sur leur passage, et les curieux qui paraissent aux fenêtres, frappant avec leurs sacs les enfants et les gens du peuple qui ramassent les dragées, et dansant des farandoles au son du hautbois et du tambour.*

Voici ce qui a donné lieu à cet usage.

Une ancienne tradition apprend que depuis Pieusse jusqu'à Alet il y avait environ cinquante moulins à farine, continuellement occupés pour les besoins des habitants, et surtout pour le commerce du minot qui se faisait en Espagne avant la conquête du Roussillon. Le minot ou farine provenant de ces moulins était porté, à dos de mulet, au col de Saint-Louis et la petite ville de Caudiès. Les Espagnols recevaient la farine et la payaient en monnaie d'or.

Ce commerce avait fait de Limoux une des villes les plus riches du Languedoc. L'argent y circulait avec une telle abondance, que lorsque Jean de Lévis la prit sur les religionnaires, en 1562, et la livra au pillage, il eut pour sa part de butin cent mille écus d'or.

Les meuniers étaient alors les plus riches particuliers de Limoux, et pour maintenir leurs chalands, ils étaient dans l'usage de les visiter tous les ans, le mercredi des cendres, et de leur distribuer des amandes sucrées et des dragées. Cet usage a été remplacé par la mascarade que l'on vient de décrire.»

Voici en quels termes en parle De Labouisse-Rochefort dans son

curieux voyage à Rennes-les-Bains, écrit tout à fait au début du XIX^e siècle et publié en 1832 (9) : « Souvent je vins à Limoux assister à son joyeux et prodigieux carnaval. Les dragées s'y distribuent avec une abondance à peine égalée par la célèbre fête des Caritas, à Béziers. Quand la cavalcade des meuniers traverse la ville, les rues en sont jonchées. Ces prétendus meuniers sont les jeunes gens les plus riches qui, habillés de blanc, sur de beaux chevaux noirs, portent, au lieu de sacs de farine, des sacs de bonnes et fines dragées qu'ils jettent galamment à toutes les dames qui garnissent les croisées ouvertes, dans une parure brillante et recherchée qui n'est point sans grâce, et peut-être même sans coquetterie. Cet usage doit avoir une origine qu'on ne sait pas bien... ».

L'historien de la ville de Limoux, L.H. Fonds-Lamothe, a repris les renseignements donnés par le baron Trouvé. Décrivant la ville au début du XIX^e siècle, il énumère les nombreux moulins qui, sur les bords de l'Aude, convertissaient en farine les blés de la région. Cette farine s'exportait en Espagne. « Ce commerce, dit Fonds-Lamothe, paraît avoir été florissant. La source n'en fut tarie que par la réunion du Roussillon à la France, et par la confection du canal du Midi. Il n'en reste, pour perpétuer le souvenir, qu'une fête annuelle, la partie des meuniers, qui doit son origine à l'usage où étaient les meuniers de parcourir la ville, le mardi-gras, jetant et offrant des dragées, et suivis de ménétriers jouant sur des haut-bois et le tambourin un air fort chéri encore » (10). Un autre historien local, L.A. Buzairies, dit simplement : « Des actes de 881 et 899 prouvent qu'il existait déjà des moulins à farine dans Limoux pendant le IX^e siècle (Vaissette, Hist. de Lang., tome II, p. 682, 697). Quelques faits prouvent également que cette industrie avait pris dans Limoux un grand développement. Ces faits sont : 1°) l'existence d'un chemin appelé fariniè, sur les bords de Cogan ; 2°) le retour annuel d'une brillante fête portant le nom de Partie des Meuniers ; 3°) la présence sur les deux rives de l'Aude de plusieurs moulins sur pied ou en ruines » (11).

Nous voilà donc bien fixés. Au XVIII^e et au XIX^e siècles tout le monde est d'accord pour dire que l'usage est fort ancien, tous les textes font état de jeunes gens masqués en meuniers et on nous donne même le nom de la fête, c'est « La Partie des Meuniers ». Comment des staticules en est-on venu aux meuniers ?... C'est ce que Gaston Jourdanne (12) essaye d'expliquer ; après avoir cité Fonds-Lamothe, il ajoute : « Mais à quoi répondait cet usage ?... C'est ce que l'explication de Fonds-Lamothe ne dit pas. Voici ce qui est probable. La plupart des moulins de Limoux appartenaient au monastère de Prouille. Or, une coutume, constatée maintes fois, faisait jadis du jour où les tenanciers payaient leurs redevances une journée de réjouissances et de fêtes. Les meuniers de Limoux, qui payaient leurs redevances à la fin de l'année, avaient adopté cet usage. Quand le calendrier ancien fut changé pour faire place au calendrier Grégorien (1582) la fin de l'année fut reportée à dix ou douze jours plus tôt ; comme les fêtes du Mardi-Gras coïncidèrent à peu près avec l'ancienne date des redevances, les meuniers reportèrent leur fête au Mardi-Gras. C'est ainsi que cette réjouissance célébrée régulièrement jusqu'en 1709 et reprise pendant les premières années du XIX^e siècle, finit par se confondre, en perdant son caractère original, avec les fêtes du Mardi-Gras. Le costume des meuniers était le suivant : pantalon blanc, veste courte, long bonnet rouge, ceinture de soie rouge, ils étaient armés de soufflets et jetaient de la farine au visage des curieux ». Jourdanne ajoute en note : « Nous ne méconnaissons pas ce qu'il

y a d'empirique dans notre hypothèse, mais pour donner une explication définitive, il faudrait que le Cartulaire de Prouille fut exactement dépouillé; peut-être y trouverait-on la raison de la fête, soit à propos des redevances, comme nous le supposons, soit à propos d'une libéralité accordée par l'abbesse de Prouille ».

Cette étude de Jourdanne amène à faire deux remarques :

a) le docteur Cayla qui avait minutieusement étudié le Cartulaire de Prouille et les minutiers des notaires de Fanjeaux n'a trouvé aucune allusion à ces fêtes ;

b) la date de 1709 est sans doute le fait d'une coquille, il faut lire : 1790. En effet, un arrêté de la Municipalité du 12 février 1793, avant-veille du Mardi-Gras, interdisait «*à tous les citoyens de paraître en public déguisés et masqués... et de former des attroupements... le commandant de la Garde Nationale (fera) arrêter et conduire au corps de garde toute personne qui serait rencontrée dans la rue sous un habit déguisé* » (13).

Voilà ce que disent les textes. La tradition orale, elle, est légèrement différente : les religieuses de Prouille envoyaient à Limoux le blé de leur récolte pour qu'il soit transformé en farine dans leurs moulins, en particulier au «*Molin de las monjas* » (Le moulin des religieuses). Ce blé, transporté dans des charrettes, arrivait à Limoux par «*le camin farinier* » (le chemin farinier) qui porte encore ce nom. Les charretiers reprenaient ensuite le chemin du couvent avec la farine. Avant de partir de Limoux et après avoir reçu une partie de leur paye, ils menaient joyeuse vie. Ils louaient des ménétriers et autour des arcades ils défilaient en marquant la mesure avec leurs fouets et en jetant de la farine au nez des badauds.

Voilà tout ce que nous avons appris sur les origines du Carnaval de Limoux. Chacun peut discuter sur les hypothèses du Docteur Cayla ; mais nous avons des certitudes, celles données par les documents de 1763 : c'est un ancien usage de se masquer en meunier le jour des cendres et de danser au son des hautbois.

II. - L'ÉVOLUTION DE LA « PARTIE DES MEUNIERIS »

Les documents de 1763 sont assez précis quant au costume : il y avait des «*meuniers portant de grands fouets* » mais aussi des «*piqueurs armés de haches... accoutrement des paysans qui fendent du bois...* ». Tous les auteurs du XIX^e siècle parlent de ces meuniers, habillés de blanc et montés à cheval (Labouche-Rochefort) ou encore : pantalon blanc, veste courte, long bonnet rouge, ceinture de soie rouge (Jourdanne). Ces prétendus meuniers jettent des dragées ou des confitures (1763), probablement des dragées aux dames ou aux amis ; des confitures aux personnes dont on veut se moquer et que l'on veut rendre ridicules ; ou encore de la farine avec des soufflets. A la fin du XIX^e siècle, J.L. Lagarde les a vus, il les décrit ainsi (14) : «*Pantalon blanc impeccablement repassé, blouse courte, neuve, bleue ou grise, gants blancs, bonnet de coton bariolé, mouchoir à carreaux noué en pointe autour du cou, besaces sur l'épaule, garnies de bonbons, excel-*

lents et coûteux que les « Meuniers » offraient aimablement aux dames, à profusion, pendant le défilé, grand masque de cire ou de carton, plus ou moins grimaçant, ou faux-nez à moustaches. Pour certains, les besaces se remplissaient de sous, et même de pièces d'argent de 20 centimes, qu'ils semaient sous les pas des promeneurs, ou en avant des gamins qui se ruaient au ramassage. Ce travesti, déjà curieux, de complétait étrangement parfois par un petit fouet de chasse, que certains tenaient d'une main, que d'autres suspendaient à leur cou », ils dansent au son des hautbois et des tambourins sous les « couverts » de la place principale de la ville.

Mais tout le monde ne peut pas se payer un joli costume et lancer des dragées ; un nouvel élément s'est introduit dans le cortège carnavalesque, ce sont les « godils » (15) : *« Joyeux drilles, de moyens plus modestes, qui, pour se déguiser, se contentaient de tourner leur pardessus et leur béret à l'envers, de passer leur chemise sur leur veston, de coiffer un long bonnet de nuit, de donner libre cours à la fantaisie la plus débridée ou, plus simplement de revêtir leur costume de travail, quelquefois propre et de poser sur leur visage un masque en carton... Certains passaient cette sorte de grosse houppelande qui servait autrefois de manteau d'hiver aux charretiers en voyage... « La Manrego »... Ces charretiers n'avaient pas de gants... mais étaient munis de grands fouets. Certains autres... revêtaient la petite blouse... en toile bleue ou grise... eux aussi avaient le fouet. Les uns et les autres adoptaient comme coiffure le grand béret basque en gros drap bleu marine... Ces masques ne gambadaient pas. Ils marchaient d'un pas assez lourd, se tournant à droite et à gauche, comme pour bien faire valoir leur prestance, puisque d'ordinaire c'étaient des costauds qui adoptaient ces déguisements. Généralement, ces deux groupes de charretiers ne mettaient pas de masque sur le visage. Ils préféraient se maquiller, se grimer, ils le faisaient à l'aide de blanc d'Espagne, de noir de fumée et de fuchsine... ».*

Tous les folkloristes reconnaissent que les deux grandes guerres du XX^e siècle ont porté un coup mortel aux traditions populaires. Les bouleversements apportés dans la Société par les deux conflits mondiaux n'ont pas atteint le Carnaval de Limoux ; si pendant les longues années d'épreuves les « couverts » n'ont pas retenti aux rythmes des vieux airs, la tradition fut vite renouée aussitôt la paix revenue.

En 1972, la période de Carnaval a débuté le samedi 15 janvier, par l'arrivée de Sa Majesté Carnaval « Las prunas » (16) ; car depuis quelques années, Limoux a voulu avoir, elle aussi « Sa Majesté Carnaval ». Mannequin classique, aux sous-entendus souvent grivois ; la veille des festivités il est accroché à un balcon de café ou bien il trône sur la place de la République ; il reste là, presque oublié, en attendant d'être brûlé à la fin de la période carnavalesque. Ceci n'a rien de spécifiquement limouxin et fait partie de quelques innovations et de quelques variantes (17) qui se glissent parfois dans le Carnaval ; mais l'essentiel, ce qui reste intangible, le refuge de la tradition, c'est « le tour de fécos ».

Le lendemain, dimanche 16 janvier, les « meuniers » en costume classique (bonnet, blouse, pantalons blancs, sabots, besace blanche pleine de confetti, fouet à la main) sont arrivés du « camin farinier », ils ont franchi le Pont de France, accueillis par les musiciens à la Porte de la Trinité, ils ont défilé dans la rue Jean-Jaurès (ancienne rue de la Trinité) et sont arrivés à la place de la République où ils ont fait le premier « tour

de fécos » de l'année. Carnaval a vraiment commencé. Il y aura un 2^e tour à 16 h 30, un 3^e à 21 h à la lueur des entorches.

Pendant 10 dimanches successifs, ainsi que le Mardi-Gras, une bande fera 3 tours de fécos : 11 h 15, 16 h 30, 21 h (avec les entorches). Le dernier dimanche, incinération de Carnaval (18).

Seule, comme jadis, la Place de la République a le privilège de recevoir « les masques ». Cette place, au centre de la ville, a la forme d'un quadrilatère, elle est entourée de vieilles arcades (les couverts) et elle possède de nombreux cafés. La « bande » qui organise la sortie se réunit à l'un des cafés et à l'abri des indiscrets se déguise. C'est l'heure. « On fait sortir la musique ». Les musiciens jouent une valse lente que les « fécos » dansent religieusement. Un temps d'arrêt, le rythme change, c'est un air du folklore limouxin, le ou les meneurs de jeu lèvent leur roseau, le « tour de fécos » est commencé. Il va se dérouler à un rythme très lent tout autour de la place, au milieu de deux rangées de spectateurs qui font la haie ; après s'être rafraîchis à tous les cafés de la place, les « fécos » termineront à celui qui a vu leur départ.

D'abord partent les « goudils », ce sont ceux qui n'ont pas de jolis costumes. De vieilles hardes recueillies au plus profond des greniers, un masque de carton composent tout leur déguisement. Ils sont généralement très nombreux et parmi eux il y a beaucoup d'enfants. Le goudil n'a pas de « carabena » pour marquer la mesure, mais un bâton, un vieux parapluie, une canne, voire même un vulgaire poireau ou un long navet avec lequel il frôle le visage des spectateurs. On le dirait placé là, miteux et vulgaire, pour mieux mettre en relief l'élégance de l'aristocratique « féco ».

Puis viennent les « fécos » habillés plus ou moins richement : arlequins et clowns, marquis et marquises, pierrots et colombines. Mais c'est le « pierrot » qui est le personnage classique du Carnaval de Limoux. Le pierrot limouxin n'est pas tout à fait le personnage lunaire à la figure enfarinée et tout de blanc vêtu que tout le monde connaît. Si la forme du costume est identique, la couleur y apporte un peu plus de fantaisie. Le « pierrot » limouxin porte une petite calotte noire, la large fraise blanche, l'ample tunique de satin de soie ou de velours décorée d'énormes boutons, le large pantalon. Tunique et pantalon sont d'une même couleur : noir, bleu ciel, vert jade, etc..., mais rehaussés de bandes horizontales de couleurs différentes, par exemple : orange pour le noir, noir pour le bleu, etc... Ces bandes bordent les manches, le bas de la tunique (deux) et au pantalon. Le « féco » doit rester complètement incognito, aussi porte-t-il une espèce de cagoule et un loup qui ne laissent voir que deux yeux goguenards, rieurs... ou tendres ; il est ganté. Le sac de toile blanche plein de confetti pend à son épaule ; enfin, il a à la main le roseau enrubanné, « la carabena ». C'est avec le roseau qu'il suit le rythme de la musique, s'arrêtant, immobile, baguette dressée lorsque la phase musicale est terminée, et dès la reprise du motif, toujours le même, repart, marquant la mesure et dansant le fameux pas.

Les « fécos » adoptant ce costume de « pierrot » sont bien dans la tradition, car ce déguisement rappelle l'ancien costume des meuniers ou des charretiers en blouse, le sac de toile blanche, le sac de farine. Quant au roseau, c'est le fouet stylisé. Une certaine coutume voudrait que seul le

chef des fécos ait le roseau pour « mener la musique ». Elle serait assez récente, à notre avis, et daterait de l'époque où, comme nous le verrons plus loin, un jeune homme, seul, payait les musiciens. Peu à peu, l'usage a voulu que tous les « fécos » aient le roseau, et la véritable tradition est ainsi respectée puisque, jadis, chacun avait son fouet.

Tout à fait le dernier, tout à fait devant les musiciens et seul, est celui que l'on appelait au début du siècle « le fécos de devant » (19), ou encore « le premier des fécos ». C'est lui qui « mène la musique ». Pendant longtemps celui qui avait cet honneur payait lui-même les musiciens. Certains même allaient jusqu'à payer « quatre costauds qui, vêtus de limouxines manregos le protégeaient dans ses mouvements » (19). Inutile de dire que seuls les fils de famille les plus aisés pouvaient se payer ce luxe, car il est évident, de plus, que le chef doit être richement costumé. (D'autre part, le « féco » digne de ce nom doit changer de costume à chaque « sortie »). Actuellement, en général, une « bande » paye les musiciens et chacun « mène la musique » à tour de rôle.

Les documents de 1763 parlent de « bandes » : « la bande du matin masqués en piqueurs, armés de haches » et « la bande de l'après-midi masqués en meuniers portant de grands fouëts ». Les « bandes » sont aussi une des caractéristiques du Carnaval, les jeunes gens qui la composent ont un lien commun (quartier, âge, etc...) et ont le même costume (20). En 1972, voici les « bandes » qui ont participé au Carnaval : les membres du Comité, les enfants, la Corneilla, le Gazon, las fennos, les anciens, les arcadiens, le Pont-Vieux, le Tivoli, les Jouves, le Paradou. Mais si, en 1763, on parle de « jeunesse de second ordre », il est inutile de dire, qu'il n'y a, actuellement, de jeunesse de quelque ordre que ce soit, il y a dans les « fécos » une complète égalité, même les rivalités politiques y sont souvent oubliées.

Derrière le « féco qui mène la musique » viennent les musiciens plus ou moins nombreux selon les sorties. Ce sont quatre hautbois qui accompagnent les masques de 1763. Fonds-Lamothe nous parle des ménétriers jouant sur des hautbois et des tambourins. A la fin du XIX^e siècle, les « abouèses » venaient de Perpignan et le « tour de fécos » se déroulait au son d'une musique un peu spéciale assez semblable à celle des « coblas » catalanes actuelles (21). Les hautbois ont été maintenant abandonnés et la « musique classique » doit, au moins, comprendre : deux cornets à piston, une clarinette, un baryton, une basse, un tambour, une grosse caisse (22). « La batterie (tambour et grosse caisse) se tenait autrefois derrière les musiciens, les protégeant contre la poussée des goudils... Pourquoi l'avoir mise devant ! Sans doute pour augmenter la maîtrise du tambour chargé de faire comprendre au « féco » qu'il doit accélérer l'allure » (23).

Des « goudils » ferment la marche. Ils se mêlent parfois à la foule. Ce sont des espiègles qui se moquent des badauds et leur font des niches. Ce sont eux qui pratiquent « la chine ». Qu'est-ce que la « chine » appelée aussi « l'intrigue » ? Deux ou trois goudils prennent à partie un spectateur qu'ils connaissent bien. Déguisant leur voix, ils lui rappellent certains faits de sa vie présente ou passée, faits parfois désagréables à entendre. Ils essaient d'amener le patient au café pour se faire offrir à boire ; là, le « chiné » essaye de découvrir l'identité de ses persécuteurs. La « chine » tombe maintenant en désuétude, au grand regret d'ailleurs des vieux Limouxins. La « chine » doit être faite en langue d'oc. « Te coneichi » (je te connais),

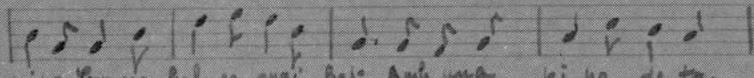


Carnabal es arribat

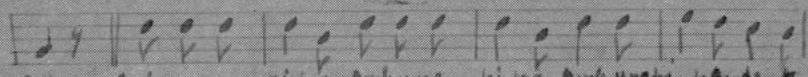
(Pauze Pereira)



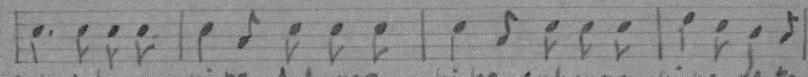
Ban na bal es arri bat Amb una pipa Amb una
Tan fo tot un tapal tiol Pauze Pe re ra Pauze Pe



pi pa Ban na bal es arri bat Amb una pi pa de ta
re ra Tan fo tot un tapal tiol Pauze Pe re ra per tot



Bat Amb una pi pa Amb una pi pa Amb una pi pa de ta
form Pauze Pe re ra Pauze Pe re ra Pauze Pe re ra per tot



Bat Amb una pi pa Amb una pi pa Amb una pi pa de ta
form Pauze Pe re ra Pauze Pe re ra Pauze Pe re ra per tot



Bat
form





disent les persécuteurs en accostant leur victime. Et pour que la scène garde toute sa saveur, le dialogue doit se poursuivre dans la même langue.

La sortie de la nuit se fait à la lueur des « entorches » portées par des gamins. Ces torches ont été fabriquées quelques semaines avant le début de Carnaval. Sur une table métallique ou en marbre on étale de la toile de jute et de la frisure (24), dessus on déverse de la résine que l'on a fondue dans de grands chaudrons. On enroule au fur et à mesure autour d'un long bâton qui servira de manche. La carotte formée par le jute, la frisure et la résine est ensuite enveloppée dans du papier d'emballage. Chaque « entorche » pèse 7 ou 8 kg, elle doit brûler toute une soirée. En principe, il faut six torches pour une sortie.

L'odeur de la résine brûlée, la fumée, la flamme vacillante qui éclaire les « fécos » donnent une note bien particulière aux sorties nocturnes des « fécos ».

Voici le dernier soir, à minuit. Sa Majesté Carnaval sera jugée, condamnée, incinérée. Ceci, d'innovation relativement récente, n'a rien de spécifiquement limouxin, on connaît le processus : juges, jury, avocats, etc... Prétextes à tirades où les allusions à la vie locale, à l'actualité sont mises à contribution. Carnaval est accusé de tous les vices, il est condamné et brûlé pour le punir de tous ses vices, au chant de « Adieu peuré Carnaval » transformé en mélodie funèbre. C'est le même chant dans tous les pays d'oc (25) avec quelques variantes dans les termes (Van Gennep croit que cet air ne date que de la première moitié du XVII^e siècle) (4).

Depuis quelques années, à Limoux, cette dernière soirée est appelée « La nuit de la Blanquette ». Après l'incinération de Carnaval, le vin mousseux le plus vieux du monde coule à flots.

CARNAVAL ET LES FEMMES

Si l'on considère que très anciennement le Carnaval était interdit aux femmes, l'année 1972 a vu une innovation qu'il est très intéressant de signaler. Pour la première fois, les femmes ont eu leur journée. Certes, l'élément féminin avait toujours été assez nombreux parmi les « fécos » et parfois même une jeune femme ou une jeune fille avait « mené » la musique. Mais il n'y avait jamais eu une « bande » de femmes et une journée entière d'où les hommes étaient exclus. C'est ce qui s'est produit le dimanche 13 février. A 10 h 30, le groupe des femmes sortit du café du Commerce. Le thème choisi était « La Révolution », c'était, en effet, une véritable révolution. L'air avait été spécialement composé pour elles (26) et c'est sur ce rythme nouveau que les femmes firent le tour des « couverts ». Costume : celui des femmes « patriotes » de 1790 : large bonnet blanc à volants avec cocarde tricolore, robe à petites raies verticales blanches et rouges, piques, fourches, têtes masculines sur des piques, pancartes avec slogans en langue d'oc.

« Bei à Limoux - Reboulitiou de coutillous » — « Fècos sans fennetos - Bosc sans biouletas » — « Omes al traval - Fennos al Carnaval » — « Païs occitan - Filhas à pana » — « Païs de blanquetièros, filhos, poulidos, fieros » — « Recoumandat de gaïta » - Dèfendut de touca » — « Fennos mourudos - A Limoux jamaï nascudos » — « Daïcho me sauta - Baiten breseja ».

(Aujourd'hui à Limoux, révolution de jupons — « Fècos » sans petites femmes, bois sans violettes — Hommes au travail, femmes au Carnaval — Pays occitan, filles à enlever — Pays de blanquetières, (vignes pour la Blanquette), filles jolies, fières — Recommandé de regarder, défense de toucher — Femmes renfrognées, à Limoux jamais nées — Laisse-moi sauter, va bercer).

Des tracts étaient distribués abondamment (27).

L'après-midi les Limouxines sortent au son de « Frou, frou... », elles semblaient échappées du « Moulin Rouge » ou des tableaux de Toulouse-Lautrec : perruques empanachées, tuniques de satin, amples robes à volants découvrant parfois de larges pantalons blancs bordés de dentelles. « Fècos » et French Cancan !... Cette journée eut un énorme succès !...

A ce sujet, René Nelli m'écrivait : *« Je suis émerveillé par cette « mutation » brusque qu'a subi le Carnaval de Limoux. C'est une preuve étonnante de sa vitalité folklorique... Non seulement le Carnaval a servi, cette fois, de « moyen de revendication », symbolique et burlesque, je le veux bien, mais assez « directe », au Féminisme ambiant ; mais encore, il marque, cette année, son ascension définitive aux fêtes proprement viriles... »*

Ces quelques lignes me serviront de commentaire et de conclusion.

LES AIRS ET LE PAS DU CARNAVAL

Nous avons vu précédemment les « fècos » commencer leur tour de place. L'itinéraire est invariable, mais à chaque sortie on part d'un café différent. L'allure est excessivement lente, le tour de la place dure environ deux heures. La musique joue des airs vifs et entraînants, les « fècos » lancent confetti et serpentins. Avant la guerre de 1914 on lançait encore dragées et oranges au grand dam parfois des vitrines avoisinantes. Le crieur public d'ailleurs invitait les commerçants à fermer les devantures car *« l'on ne répondait pas de la casse »* (28).

Il est difficile de retrouver les airs primitifs, car ici aussi la mode a eu son influence ; aux airs populaires du début, issus du folklore des pays d'oc, se sont ajoutés des morceaux composés par des musiciens locaux, des airs en vogue, voire des fragments d'opérette ou d'opéra comique ; c'est une question de rythme. « L'hymne de Riego » ne fut-il pas joué de nombreuses fois et sans penser à mal, on l'avait baptisé « Retraite Espagnole », musiciens et fècos ignoraient la véritable origine du morceau ; mais le jour où des républicains espagnols exilés protestèrent, le chant révolution-

naire de Huerta ne fut plus exécuté. Le répertoire actuel comprend une cinquantaine de morceaux. Evidemment on a choisi les plus populaires lors de l'enregistrement des disques (3). Les voici : 1 : Carnaval es arribat, Alibert, Gisèle, le gondolier de Venise, le Limouxin, Crescendo, le brillant, Tistou, Dominos et Pierrots, Adiù pauré Carnaval. — 2 : Le poupou de maman, Le triomphant, Alibert I, les bœufs, les jouvenceaux, le clair de lune, Mondy I, Mondy II, Minjou, les Prunes, le Carabinier. — 3 : Elise (valse de prélude à la sortie), Mondy I, Mondy II, Julounet, la Cuquo, la Noce, Titoulet, Alibert I, Alibert II, Tripeou (arrivée du Tribunal), Adiù pauré Carnaval.

« Carnaval est arribat » est sans aucun doute l'un des plus anciens. Dans tous les pays d'oc, on chante :

« Carnaval es arribat
Amb una pipa (bis)
Carnaval es arribat
Amb una pipa
De tabat »

sur l'air d'une vieille farandole. Avec de très légères nuances et des paroles différentes, on trouve cet air non seulement en Provence, en Languedoc, mais encore en Pays Basque français et espagnol (29). C'est un air très populaire en pays limouxin, non seulement à cause du Carnaval, mais pour une raison toute différente : En mai 1869, il y eut à Limoux des élections au Corps Législatif, la lutte fut chaude, le banquier Isaac Pereire fut élu par 10.293 voix contre 9.123 voix à son concurrent Léonce de Guiraud. Pereire fut invalidé ; en février 1870, de Guiraud fut élu avec 10.315 voix contre 8.804 à Pereire ; sur l'air de « Carnaval es arribat » les Limouxins chantèrent :

« Tant fotut un tap al tiol
Paure Perera, paure Perera (bis)
Tant fotut un tap al tiol
Paure Perera per totjorn. »

(On t'a fichu un bouchon au c..., paure Pereire, paure Pereire, on t'a mis un bouchon au c..., paure Pereire pour toujours !)

L'air et les paroles font maintenant partie du folklore limouxin, et lorsque la musique attaque cet air, on entend « Tiens, pauré Perera !... », le titre originel est oublié. Ajoutons qu'il n'est pas rare, en temps d'élections, dans les villages des environs de Limoux, d'entendre chanter « Pauré Perera !... » ou « Tap al tiol !... » sous les fenêtres d'un candidat malheureux.

Quant au pas des « fècos », à notre connaissance, il n'a été étudié que par Léonce Beaumadier, de Bourrière (30), qui le qualifie de pas croisés à peu près sur place sans figures fixes, laissées à l'inspiration du moment.

ORIGINALITÉ DU CARNAVAL DE LIMOUX

Nous voilà donc ici en présence d'une tradition populaire dont la persistance nous amène à faire quelques commentaires. Sans remonter aux problématiques origines romaines, mais seulement au moyen âge, il convient de remarquer que cette fête était essentiellement populaire et particulière à un petit groupe : meuniers ou charretiers. Elle avait lieu à une date à peu près fixe et dans un lieu donné. Elle a peu à peu débordé de ses cadres restreints, non seulement de son cadre de « classe », mais encore de son cadre « local » et souvent même de son cadre de « fixité ». En effet, des « meuniers », elle a gagné toutes les couches de la population limouxine et elle est même arrivée, à une certaine époque, à unir dans la même ferveur l'aristocratique « fêco de dabant » et le « goudil » vulgaire ; voilà même que, depuis peu, elle n'est plus le privilège de la gent masculine !...

Dépassant les limites de la petite ville, « la partie des meuniers » a non seulement gagné les villages environnants, mais elle a émigré fort loin. La zone qui a adopté le Carnaval de Limoux comprend les villages des environs immédiats de la ville, tout le Bas Razès, s'étend jusqu'à Saint-Hilaire, remonte la vallée de l'Aude jusqu'à Quillan et Axat, va jusqu'aux portes de Carcassonne, à Pomas, Leuc et Preixan. De temps à autre, il y a même quelques sorties de fêcos à Carcassonne, un essai à Castelnaudary n'a pas eu de lendemain (31). Les « fêcos » n'ont-ils pas été appelés à Sète (1966-1967), « Fêcos » de Quillan ; et au Fenetra de Toulouse (3^e Festival de Traditions Populaires) les « Fêcos » meuniers avec bonnets et sabots, et leurs musiciens (1966).

Que nous sommes loin d'une création artificielle de soi-disant folkloristes amoureux du bon vieux temps, essayant de procéder à de ridicules reconstitutions, reconstitutions qui d'ailleurs ne peuvent pas durer et ne durent pas ! Car, « la partie des meuniers » limouxine est bien un « fait folklorique » original. Ce n'est pas un Carnaval comme les autres. Il suffit de l'avoir vu une seule fois pour s'en convaincre. Nous avons assisté un peu partout dans des petites villes ou des villages à des défilés carnavalesques ; la musique joue des airs gais, entraînants, mais chaque « travesti » suit son inspiration ou son impulsion propre, nous dirons « pas d'âme collective ». Avec la « partie des meuniers », quelle différence ! Ici, homme ou femmes, jeunes et vieux, sont tous unis dans un même rythme, par les mêmes gestes ; les roseaux enrubannés marquent tous l'arrêt de la phrase musicale pendant que fêcos et goudils se figent dans la même attitude. Quant à celui qui « mène la musique », conscient de la grandeur et de la gravité de son rôle, c'est un « officiant » qui règle « la cérémonie », il se donne tout entier au rythme et le « pas des meuniers » le transforme en prêtre d'une danse sacrée (32).

Pour le spectateur non limouxin, le « tour de fêcos » n'est pas très spectaculaire, il trouve cela monotone et les airs toujours les mêmes, presque lancinants, manquant pour lui de variété ; il se demande aussi comment durant plusieurs semaines le public peut s'intéresser à un spectacle qui se renouvelle si peu ! Et pourtant, les Limouxins : acteurs et spectateurs, sans contrainte aucune, s'abandonnent à cette joie du mouvement rythmé, et c'est parce qu'ils l'aiment vraiment qu'ils restent fidèles à leur « partie » annuelle.

Fêtes des conscrits, fêtes locales, manifestations diverses, noces même, donnent l'occasion d'organiser des « sorties de fêcos ». Dans de nombreuses occasions, un air de « fêcos » est réclamé. Un village du Razès, un bal, on danse les pas à la mode. En fin de soirée, quelqu'un crie : fêcos, fêcos !... L'orchestre (un jazz !!!) s'exécute et au milieu de la salle de bal, jeunes gens et jeunes filles, mains levées, tenant un invisible roseau, avec gravité, rythment sans se lasser le pas des meuniers. Un air de fêcos monte aux lèvres du Limouxin qui veut extérioriser sa joie, et parfois, sans crainte du ridicule, il esquisse ce que l'on pourrait appeler « le pas limouxin ». Combien de fois, lorsque les équipes locales de rugby, en déplacement, ont été victorieuses, joueurs et supporters n'ont-ils pas « fait fêcos » devant les indigènes ébaubis ?...

Certes, ainsi que l'a écrit Van Gennep, « le folklore est une création continue et qui n'est pas interrompue aujourd'hui ». Nous l'avons vu précédemment avec les innovations qui, bon an mal an, s'introduisent dans le Carnaval de Limoux. Dans les villages, il y a parfois la tradition du tour de ville des nouveaux mariés, sur l'âne ou le char, avec les cornes symboliques, mais c'est « le tour de fêcos » qui reste l'élément principal de la journée, le reste n'étant que détail sans grande importance (33). Le rite ancestral s'est maintenu, résistant, ce qui est rare, aux assauts de la mode, et à peu de choses près, le Limouxin, de nos jours, revêt le même déguisement que son aïeul, et sous les arcades de la place fait les mêmes gestes au son des mêmes airs (34).

CONCLUSION

Suivant l'exemple de leurs prédécesseurs du XIX^e siècle, les auteurs audois contemporains ne pouvaient ignorer le Carnaval de Limoux. On ne peut parler de la petite sous-préfecture sans évoquer « les fêcos » et sans conter quelque anecdote de « goudil ». Nous n'avons pas la prétention de connaître tous ces auteurs, nous nous contenterons d'en citer quelques-uns (35).

Chaque année, les quotidiens locaux décrivent les « tours de fêcos », descriptions illustrées de nombreuses photos ; dans les hebdomadaires limouxins, nos regrettés amis : J.-L. Lagarde et G. Théron ont publié de nombreux articles documentaires. Pour mémoire, nous mentionnerons le félibre audois Paul Gourdou qui a publié, en 1897, dans le « Journal de Limoux », sous forme de feuilleton, « Carnabal e Carème, scèno galejarelo, mesclado de cant et de parladisso francimando, episodì dal carnabal de Limoux », « Dedicacão a mous ancians companious de crabeno et de fouet de Limoux ». Malgré son titre et malgré cette dédicace, cette pièce qui n'est pas parmi les meilleures du félibre, tout au contraire, ne parle guère du « tour de fêcos » ; l'auteur présente tantôt en patois, tantôt en français, tantôt en patois francisé, des scènes d'auberge au temps de Carnaval. Relevons simplement qu'il dit « crabeno et fouet » dans sa dédicace et que les « musicaires » de son Carnaval comprennent « pistoun, clarinetto, biouloun, troumbouno, basso, tambour, tambouro ». Et aussi, de M. M. Barrière,

« Le Carnaval de Limoux », fade roman dont la toile de fond est Limoux et la campagne environnante ; l'auteur met en scène sous des noms transparents, les hommes politiques locaux, il consacre deux pages au carnaval, en le présentant d'ailleurs d'une façon assez inexacte. Plus récemment, nous relevons une brève étude « Les Fècos » de M. A. Mouls, parue dans « Folklore », revue déjà citée (35).

Dans leurs recueils de souvenirs, J. Rivals note : « *Malgré le calme des choses et des gens, la bourgeoisie, la haute société et la population entière de Limoux aimaient les fêtes et les plaisirs. Comme aujourd'hui, on fêtait le Carnaval qui s'était conservé intact dans ses airs et dans son entrain, qui est la folie de toutes les classes...* », et P. Valmigère : « *Ils ne comprennent pas, les étrangers, et tout de suite ils nous méprisent. Je les ai entendus dire : « Ces gens sont fous ! » Et oui, nous sommes fous, c'est-à-dire nous abandonnons, pour quelques jours, nos égoïsmes, nos calculs et nos tristesses ; nous ne pensons qu'à être aimables et gais ; et sur des rythmes anciens qui n'ont rien d'inattendu ou d'inconnu, mais qui expriment parfaitement cette continuité voulue de nos traditions, cette pérennité de notre race ; nos enfants dansent la vieille danse des meuniers, avec les mêmes pas, les mêmes gestes, les mêmes saluts, les mêmes inclinaisons gracieuses qu'on la dansait au moyen âge. Et quand les autres villes ont perdu leurs vieilles coutumes on les remplace par de vulgaires fantaisies, je suis heureux que Limoux ait conservé les siennes* ».

Jean Girou nous montre un brillant et pittoresque Carnaval de Limoux, malheureusement il commet une grosse erreur : « *La musique précède les masques* », dit-il !... M. H. Blaquièrre, archiviste en chef du département de l'Aude, a parlé du Carnaval en véritable limouxin : « *Marionnettes possédées par le démon du rythme, tout leur semble devenu étranger : sans parler, bras étendus, se mouvant à peine, seul l'éclat de leurs prunelles trahit la vie qui anime leur corps d'automates. Ils ont des yeux qui semblent ne pas voir, leur ouïe n'entend que la musique, ils ne paraissent pas avancer tant ils se déplacent lentement. Sur place, ils tournent et se balancent, avec eux, la crabeno se penche, à droite, à gauche, s'arrête immobile puis repart en cadence* ».

Voici la musique, démon invisible qui souffle à l'insu des instrumentistes dans les cuivres et fait frissonner la peau tendue des caisses. C'est elle qui immobilise tout à coup les crabenos et leur rend à nouveau la vie, qui déchaîne le balancement rythmé des danseurs et les fige subitement... ». La description du cortège est colorée et pleine de vie, illustrée par deux gouaches de M. Pierre Cabanne (36), elle traduit d'une façon parfaite l'exubérance de la foule limouxine et l'originalité de son carnaval. Il suffit de quelques lignes à René Nelli pour caractériser le pas des « fècos » : « *Très lent, très monotone avec son balancement de gauche à droite et de droite à gauche, très rythmé, très « hallucinant », il perpétue, en plein XX^e siècle, l'allure des anciennes danses rituelles dont l'action était si puissante sur les nerfs* ».

Depuis 1967, sous le titre « Fècos de Limous », le Comité des fêtes publie un programme officiel comprenant le détail des festivités ainsi qu'une étude sur le Carnaval, des photos et parfois des chants et poésies en langue d'oc.

Souvent évoqué dans des émissions régionales, les Carnaval de Limoux

a eu les honneurs d'un radio-reportage (Le Carnaval en général) le 1^{er} avril 1962. Nous avons vu précédemment que 3 disques avaient été enregistrés et des films tournés. L'un de ces derniers, présenté par M. Morillières, du C.N.R.S., le 17 Mars 1972, associe étroitement les sites de Limoux et des environs, la succession des saisons dans la campagne limouxine couverte de vignes, l'élaboration de la Blanquette de Limoux et le Carnaval. Ajoutons qu'en 1971, la Fédération Nationale des Comités officiels de France qui organise le Concours « Arts de la Fête » a décerné le prix national du Carnaval Traditionnel au Carnaval de Limoux.

Si la plupart des auteurs locaux ont cherché l'origine historique du Carnaval de Limoux et l'ont montré dans ses diverses manifestations, il appartenait à M. A. Varagnac, conservateur au Musée des Antiquités Nationales d'en rechercher certaines explications. Il étudie longuement les principaux thèmes de Carnaval et parmi les nombreux exemples de l'emploi carnavalesque de la farine soit en barbouillage, soit en jets, il cite le passage de Jourdanne (d'après Fonds-Lamothe) concernant la partie des meuniers. M. A. Varagnac voit là l'une des nombreuses manifestations de la croyance primitive au caractère bénéfique de toute matière blanchissante, croyance qui donne à ces projections une valeur de prophylaxie magique. Peut-être l'explication est-elle plus simple : au début, les « meuniers » soufflaient au nez des curieux la farine de leurs soufflets, et c'était là un simple amusement, puis les « fêcos » élégants jetaient des dragées, alors que certains facétieux se contentaient de confitures. Il fut un temps où les vraies dragées furent remplacées par des dragées de plâtre, puis il y eut l'ère des petites oranges. Nous en sommes maintenant aux serpents, mais surtout aux confetti (37).

Ainsi dans cette étude nous avons fait le point de nos connaissances concernant le Carnaval de Limoux, nous avons tâché de suivre son évolution et essayé de le montrer tel qu'il est aujourd'hui : toujours vivant et en pleine vitalité. Chaque année, pendant la période carnavalesque, à Limoux, il y a la journée des enfants ; souvent, au cours des fêtes scolaires, on « fait fêcos », ainsi la relève est prête. La « partie des meuniers » se perpétuera et pendant longtemps l'écho des « couverts » de la place retentira des airs consacrés.

NOTES

(1) Annales de l'Institut d'Etudes Occitanes. Toulouse. Fascicule I. 1948. U. Gibert. La Partie des Meuniers ou le Carnaval de Limoux, p. 76 et suiv.

(2) En particulier par M^{me} Dubois (C.N.R.S.), MM. Jean Rouch, Roger Morillières (C.N.R.S.), Ph. Luzuy.

(3) U. Gibert. Sous Louis XV. En temps de Carnaval. Le Limouxin. Hebdomadaire, 58, rue Paussifile, Limoux, n° 904 à 908. Février-Mars 1962.

U. Gibert. A propos d'un air de fêcos. Le Limouxin, n° 770-771. Juillet-Août 1959.

U. Gibert. Le Carnaval de Limoux. Tourisme et Gastronomie, 27, Boulevard Malesherbes, Paris (8e). Novembre 1960 (p. 30 et 31). Mai 1961 (p. 33).

a) Microsillon 33 1/3 tours. Philips. Orchestre des « fêcos ». Direction G. Boquet. Réalisation : R. Castel et H. Rancoule. Présentation : Dessin de P.C., texte de U. Gibert (1958).

b) Microsillon 33 tours. Soder. Lyon. Groupe folklorique musical Pierre Thibaut. Présentation : dessin Roger Gironnet, texte : Baron Trouvé (1969).

c) Microsillon 33 tours. M.F. Groupe folklorique musical Pierre Thibaut. Présentation : dessin Roger Gironnet, texte d'André Boyer (1970).

(4) A. Van Gennepe. Manuel de Folklore français contemporain. Tome III. Picard, Paris. 1947 (p. 881, p. 991).

(5) R. Nelli. Carnaval-Carême en Languedoc. Revue « Folklore », Gabelle, Carcassonne, 1950. (N° 1).

(6) En 1949, le Docteur Paul Cayla était Secrétaire Général de la Société.

(7) U. Gibert. Sous Louis XV. En temps de Carnaval. Journal « Limouxin ». Pornon, Limoux. 1962 (n° 904 à 908).

Archives de l'Intendance de Languedoc. Montpellier. C 6759.

(8) Baron Trouvé. Description générale et statistique du Département de l'Aude. Didot. Paris. 1818. (p. 386).

(9) De Labouisse-Rochefort. Voyage à Rennes-les-Bains. Desauges. Paris, 1832 (p. 399) : Ouvrage écrit en 1803.

(10) L.H. Fonds-Lamothe. Notices historiques sur la ville de Limoux. Boute. Limoux. 1838 (p. 93).

Dans le procès-verbal de la séance de la Société des Arts et Sciences du 7 Février 1949, le docteur Cayla écrit qu'il a tiré l'origine du mot fêcos de Fonds-Lamothe, mais sans donner de références.

(11) L.A. Buzairies. Règlement et sentences consulaires de la ville de Limoux. Boute. Limoux. 1852 (p. VII).

(12) J. Jourdanne. Contribution au Folk-Lore de l'Aude. Maisonneuve. Paris. Gabelle. Carcassonne. 1900 (p. 11).

(13) H. Andrieu. Glandes carnavalesques à travers les âges. Programme de 1971. Labaute et Cros. Limoux. 1971.

(14) Journal « Le Limouxin », 4 et 11 Mars 1945.

(15) En langue d'oc : godilhar : traîner, gouailler.

(16) Déjà, depuis une semaine, de larges banderoles disposées aux diverses entrées de la ville, en travers de la route, annonçaient « Carnaval es arribat » — « Las prunas », allusion à l'un des airs célèbres du Carnaval, était en réalité un groupe : un gamin sur un prunier dérobe des fruits, une vieille femme arrive avec son bâton pour le pourchasser. L'année précédente, c'était le « poupou de maman », illustration d'un air de Carnaval.

(17) C'est ainsi que l'on a vu exhiber des « bœufs gras » (d'où l'origine de l'air des bious) et certaines fois défilier des chars et des majorettes. Des bals ont lieu sous la halle pendant toute cette période.

(18) Avant la Guerre de 1914, la première « sortie » avait lieu le jour des Rois et la dernière le lundi suivant le Mardi Gras. Ce jour-là les garçons de café conduisaient la musique et les musiciens n'étaient pas payés. Une autre sortie avait lieu le dimanche de la Mi-Carême.

(19) « Le fêco de dabant » par sa belle prestance, sa marche en cadence, a prouvé qu'il n'était pas un débutant, mais un hors concours dans l'art difficile de manier le roseau » (Journal « Echo de l'Aude », Limoux, 16 février 1908).

(20) Par ex. : les hippies, les clowns, Védrines (cher aux limouxins). Il y a émulation parmi les bandes pour la « pureté du style » dans la conduite de la musique, et dans la grâce naturelle des mouvements très lents, c'est à qui méritera le titre « d'Académicien du Carnaval ». Le public ne manque pas de critiquer la tenue du « roseau ». « Ten la carabena coma un pescaire » (Il tient le roseau comme une canne à pêche). Péjoratif.

(21) Témoignages de vieux limouxins recueillis vers 1925 : MM. Gellis, Lagarde, Théron.

(22) Renseignements donnés par M. Pierre Belloc, en 1959. Deux cornets à piston pour qu'ils puissent se relayer. Cette composition est évidemment variable, mais c'est la composition minimum idéale. Depuis quelques années, les musiciens sont également costumés : large chapeau noir, petite blouse bleue assez ample, pantalon noir. C'est le costume des « ménétriers » endimanchés.

(23) G. Théron. « Coutumes et traditions ». Journal de Limoux. 9 Avril 1939.

(24) Petite copeaux très fins servant aux emballages. Autrefois on utilisait la bourre des colliers des chevaux. Les torches étaient très nombreuses lorsque la place était peu éclairée ; actuellement elles sont simplement utilisées pour respecter la tradition.

(25) Voir en particulier la « cérémonie » de Brive (Corrèze). (Folklore. Montpellier. 1955, n° 22, p. 21). L. Cassan et V. Gambeau. Vieilles chansons de la Terre d'Aude. Editions septimaniennes. Narbonne. 1948 (p. 46).

J. Canteloube. Anthologie des chants populaires français. Durand. Paris. 1951. Tome 1^{er}, p. 64. Claudine Fabre : Folklore, n° 145, p. 9.

A Nice, le carnaval, divertissement très populaire, fut transformé en 1873 par un Comité des Fêtes en réjouissance à l'intention des hôtes de la ville ; mais les vrais niçois chantent toujours « Adiu paure Carnaval ». (Robert Latouche. Histoire de Nice. Nice, 1954. Tome II, p. 164 et suiv.).

(26) Par MM. Cadres et Brunel.

(27) Voir Annexes.

(28) G. Théron. « Coutumes et traditions ». Journal de Limoux. 5 Mars 1939.

(29) L. Lambert. Chants et chansons populaires du Languedoc. T. I. Welter. Paris. Leipzig. 1906. (p. 380 à 384).

J. Canteloube : ouv. cité, p. 64.

M. Decitre. Danses des provinces de France. Paris. St-Etienne. 1931 (L. Beaumadier, p. 108).

M. David et E. Marty. Chansons languedociennes pour les élèves des écoles primaires. Bigou. Carcassonne (sans date), p. 22.

Témoignages de Maître M. Nogué et de Maître Chabert qui ont entendu cet air joué à Vitoria (pays basque espagnol) où il est très populaire, c'est : Celedon, passecalla vitoriano ; et de M. le colonel Jaupart (fêtes de Bayonne).

(30) Ouv. cité, p. 134 (M. Decitre).

(31) On peut ainsi noter quelques « fêcos » en dehors de la zone qui nous appelons classique. Faits isolés qui ne durent pas. Ex. : Saint-Laurent de la Cabrerisse (1966), Lapradelle-Puillaurens (1966) : Fête de l'Amicale laïque, etc... A remarquer également que si la vogue du « tour de fêcos » fut grande dans les années qui suivirent la fin de la dernière guerre, elle s'est maintenant fort atténuée et ceci pour de nombreuses raisons parmi lesquelles : le cachet assez élevé des musiciens et surtout la facilité qu'ont les jeunes de se déplacer. Le « tour de fêcos » maintenant se limite à Limoux et aux bourgs les plus importants : Alet, Couiza, Espéraza, Quillan ; avec évidemment des manifestations sporadiques, eu égard aux circonstances.

(32) Nous avons dans nos souvenirs un pierrot magnifique, tout blanc, n'ayant pas de « carabena », mais une simple rose, véritable mime, absolument subjugué par la musique, conduisant « le tour » d'une façon parfaite.

Si le truculent goudil se livre à de nombreuses facéties, le véritable « fêco » reste digne, se contentant seulement, parfois, d'intriguer tel ou tel spectateur en le touchant du bout de son roseau.

(33) Les « entorches » sont remplacées par des feux de bengale.

(34) Le « fêco » fait partie intégrante de la vie limouxine. Au carrefour du Pont de France, l'artiste audois Camberoque a réalisé en céramique un panneau décoratif ; les fêcos n'y sont pas oubliés. Dans les bazars, les amateurs trouvent le pierrot limouxin pour leurs collections de poupées, enfin un vin de pays, généreux et fruité, n'est-il pas appelé « fêcos ».

(35) P. Gourdou. « Le Carnaval de Limous ». Journal de Limoux. Thalamas, Limoux. 1897.

M. Barrière. Le Carnaval de Limoux. A la Porte d'Aude. Carcassonne (sans date) (entre 1925 et 1930), p. 66-67.

J. Rivals. La Poussière du Chemin. Aux éditions des Pages retrouvées (?). 1924. (p. 24).

P. Valmigère. L'Aude, mon pays. Gabelle. Carcassonne. 1926 (p. 45).

J. Girou. L'itinéraire en Terre d'Aude. Causse-Graille-Castelnau. Montpellier. 1936. (p. 185 et 186).

H. Blaquièrre. Languedoc méditerranéen et Roussillon d'hier et d'aujourd'hui. Editions Folkloriques régionales de France. Nice. 1948 (p. 101 et suiv.).

H. Blaquièrre. L'Aude. Inter guide du tourisme. Privat. Toulouse. 1952. (p. 54).

R. Nelli. Le Languedoc et le comté de Foix. Le Roussillon. Gallimard. Paris (p. 248).

Fêcos de Limous. Programmes. Labaute et Cros. Limoux :

1967. Le Carnaval de Limoux. (Le Comité).

1968. Le Carnaval et son histoire. (Paule Villac).

1969. Il ya a deux siècles... un Carnaval à Limoux. (Urbain Gibert).

1970. Quand Pierrot dit adieu à la Lune. (X.).

1971. Glanes Carnavalesques à travers les âges. (Henri Andrieu).

1972. A la lueur des « entorches ». (Claudine Gonzalez).

A. Varagnac. Civilisation traditionnelle et genres de vie. A. Michel. Paris. 1948 (p. 91, 171).

(36) D'autres artistes ont été inspirés par les « fêcos » : Mesdames Martin-Duclos, B. Gotti, MM. C. Barraque, R. Gironnet, V. Perez, Tawil, etc...

(37) N'a-t-on pas vu jeter du « millas » au Carnaval de Rennes-les-Bains ? A l'origine, au Carnaval de Nice, on se battait avec des confetti (bonbons de plâtre) et des projectiles variés allant de l'œuf à la farine de maïs avariée et aux légumes secs en passant par du fumier (R. Latouche ouv. cité, n° 25). En 1891 apparaissent les confetti en papier (papiers troués pour l'élevage des vers à soie) ainsi que les serpents, les premiers ayant été des bandes pour le télégraphe Morse (Van Gennep, ouv. cité, n° 4, p. 929).

Carnabal 13 Genier 1972.

LAS FEMNOS TANBES

Ero la segregatiou
Soun passados a l'actiou
Qu'un rambalh !
Omes : aro attentiou
Aqui la Reboulutiou
Carnabal.

Fluto ! Toutjoun « Elis » dabant la musico ?
Qu'es aquo ! E disoun qu'es la Republico ?
Y a que les omes per marca las mesuros ?
De femnos tanbes à Limoux soun nascudos :
Aro tenèn las pigassos e las fourcos
Aben nostro plaço dabant les troumbounos.

Aquo es la Reboulutiou ? Paures barbuts !
Cresètz que nou'n anan a la fiero das trucs ?
Prene Sant-Martin ou la Sous-Préfecturo ?
Nou ! Sèm un quinzenat (e... cap de mal foutudo)
Qu'abèm bist le Mairo. Ba prene un arrestat,
O ! Dabant Carnabal sera l'egalitat.

Un journ per an (aquò sera pas coutumo)
Les omes aouran pas a bada la luno.
Engrana et balha la fiolo al pitchou
Estaradina e ana duda julou...
E dal temps que tendràn foc a la marmito
Femnos ! Per un cop menarem la musico.

Dema as Sant-Valentin
Patz signado sul couichin
De l'oustal
Anam prene le camin
Juscós que tournes, Amic :
Carnabal.

J. G.

N.-B. - Destiné à des Occitans qui, dans leur grande majorité, ont perdu l'habitude de lire leur langue, l'orthographe occitane a été, avec regret, volontairement bousculée pour une écriture plus phonétique. Mille excuses.

TRADUCTION DU TRACT

Carnaval 13 Janvier 1972.

LES FEMMES AUSSI

C'était la ségrégation
Elles sont passées à l'action
Quel chahut !...
Hommes : maintenant attention
Voici la Révolution
Carnaval.

Flûte ! Toujours « Eux » devant la musique ?
Qu'est-ce ! Et ils disent que c'est la République ?
Il n'y a que les hommes pour suivre les mesures ?
Des femmes aussi à Limoux sont nées
Maintenant nous tenons les haches et les fourches
Nous avons notre place devant les trombones.

Ça, c'est la Révolution ? Pauvres barbus !
Vous croyez que nous allons à « la foire des coups » ?
Prendre Saint-Martin ou la Sous-Préfecture ?
Non ! Nous sommes une quinzaine (et... aucune mal fichue)
Qui avons vu le Maire. Il va prendre un arrêté
Oui ! Devant Carnaval ce sera l'égalité.

Un jour par an (cela ne sera pas coutume)
Les hommes n'auront pas à bailler à la lune
Balayer et donner le biberon au bébé,
Enlever les toiles d'araignée et aller vider jules...
Et pendant qu'ils feront feu à la marmite
Femmes ! Pour une fois nous conduirons la musique.

Demain est la Saint-Valentin
Paix signée sur l'oreiller.
De la maison
Nous allons prendre le chemin
Jusqu'à ce que tu reviennes, Ami
Carnaval.

J. G.

Tous nos remerciements à MM. Labaute-Cros (Le Limouxin - Frontispice), Laffont (Indépendant. Photos Davy Pierre) : I. L'arrivée des meuniers ; II. Goudils et Pierrots sous les arcades. . . Vaquié (Midi Libre) : III. Les fêcos ; IV. Le meneur de jeu ; V. La nuit, « avec les entorches » ; VI. Les musiciens ; qui ont permis d'illustrer cette étude.

Merci également à M. J. Garrigue qui nous a autorisé à reproduire le tract.

